

Le mythe de l'enfant sauvage

Corrigé

Première partie - Des sources antiques - Romulus et Rémus



Louve capitoline, musée du Capitole, V^e siècle av. J.-C (ajout tardif des jumeaux)

1. Dans le péplum franco-italien de Sergio Corbucci, « Romulus et Rémus », en 1961, comment comprend-on ici la légende de Romulus et Remus ?

https://www.youtube.com/watch?v=cr3xMxyZ_X4

Le film reprend les éléments légendaires. Dans la mythologie romaine, Romulus et Rémus sont considérés comme les fondateurs de Rome. Fils de la vestale Rhéa Silva et du dieu Mars, ils ont été, selon la légende, abandonnés et ils furent recueillis et allaités par une louve. Cette légende est devenue le symbole de la ville de Rome.

2. Quelle est l'étymologie du mot « louve » ? En quoi cela donne-t-il une version différente du mythe de Romulus et Rémus, premiers « enfants sauvages » ?

Du latin *lupus*, louve, courtisane, prostituée

Tite-Live donne ainsi les deux variantes du mythe de Romulus et Rémus dans son Histoire romaine (1^{er} siècle avant J.-C.).

« Une louve perçut des vagissements et se laissa guider vers eux. Pleine de douceur, elle se pencha vers les bébés et leur présenta ses mamelles. Elle les léchait encore quand le chef des troupeaux royaux les découvrit. (On l'appelait, paraît-il, Faustulus.) Il regagna l'étable et confia les

enfants à Larentia, son épouse. Selon certains, Larentia se prostituait, d'où le surnom de louve que lui donnaient les bergers. Ce serait le point de départ de la prodigieuse légende ».

À SAVOIR

LE MYTHE DE L'ENFANT SAUVAGE

Le mythe de l'enfant sauvage, élevé par des animaux, relève sans aucun doute du merveilleux ou de la légende. L'une de ces légendes concerne évidemment la **fondation de Rome**. Ascagne, le fils d'Énée (héros de la guerre de Troie), a fondé la ville d'Albe la Longue, au sud de Rome, sur laquelle règne ensuite son fils, Numitor. La fille de ce dernier, la princesse et vestale Rhéa Silvia, met au monde **Romulus et Rémus**, les fils du dieu Mars. L'oncle des enfants, Amulius, prend alors le pouvoir et ordonne qu'on les **jette dans le Tibre**. Les nouveau-nés flottent dans un panier d'osier jusqu'à l'entrée d'une **grotte du Lupercal**, au pied du **mont Palatin**. Une **louve** les recueille et les nourrit. Selon les historiens Tite-Live et Plutarque, les jumeaux auraient ensuite été élevés par **Larentia**, la femme d'un berger, que l'on surnommait « **la louve** ». Devenus de jeunes hommes, Romulus et Rémus décident de fonder une ville à l'endroit où ils ont grandi. Romulus tue son frère à l'issue d'une dispute et c'est finalement seul qu'il entreprend la **construction de la future Rome**.

Deuxième partie - Un imaginaire cinématographique

1. Le personnage de Tarzan (de la littérature au cinéma, en passant par la bande dessinée)

Dans la mythologie et la littérature, les enfants sauvages sont non seulement dotés de l'intelligence humaine, mais aussi d'une certaine dose d'instinct de survie en milieu naturel : s'intégrer dans la société humaine, est supposé être relativement facile pour eux. Influencés par le mythe du « bon sauvage », des auteurs comme Edgar Rice Burroughs utilisent ces personnages pour se livrer à une critique sociale d'où il ressort que la société humaine est, peut-être, plus « sauvage » que la « loi de la jungle ».

<https://www.youtube.com/watch?v=JDJBI1fSPR4>

1. En quoi le personnage de Tarzan est-il l'un des plus marquants de notre imaginaire collectif ?

Créé en 1912 par Rice Burroughs, il devient vite célèbre. Après Dracula, c'est l'histoire qui est la plus adaptée au cinéma. *Tarzan, seigneur de la jungle* est traduit en plus de cinquante langues. Son auteur n'est jamais allé en Afrique et s'est inspiré des récits d'enfants sauvages, du *Livre de la jungle* de Kipling et des récits de voyage en Afrique. Personnage au physique de demi-dieu, il n'en reste pas moins un homme qui peut être blessé, un être humain dans toute sa complexité.

2. En quoi Tarzan peut-il être considéré comme un enfant sauvage ?

Tarzan est le fils d'aristocrates anglais qui ont été débarqués dans la jungle africaine à la suite d'une mutinerie. À la mort de son père, attaqué par le chef d'une tribu de grands singes, Tarzan, bébé, est recueilli par une guenon appelée Kala. En mangani (nom de la tribu singe qui l'a recueilli), Tarzan signifie « peau blanche », mais son véritable nom est John Clayton III, Lord Greystoke.

3. Quelle a été l'influence des adaptations en bande dessinée de Hal Foster ou Burne Hogarth ?

Leurs adaptations, très populaires, ont inspiré les dessins des super-héros américains. Après la crise de 1929, au moment de la Grande Dépression aux États-Unis, le comic strip Tarzan est devenu une échappatoire pour nombre de lecteurs.

2. « L'Enfant sauvage », film de François Truffaut (1970)

Un cas historique à l'origine du film : L'enfant de l'Aveyron

Découvert dans les forêts de l'Aveyron en 1799 et confié au jeune médecin Jean-Marc Gaspard Itard, l'enfant sauvage, dénommé Victor à son arrivée à Paris, suscite ainsi l'intérêt des savants et des autorités publiques qui voient en lui l'homme « naturel », dénué de toutes les influences, sinon des stigmates, de la « civilisation ».

Un débat s'ouvre autour du petit Victor. Pour les uns (dont le célèbre professeur Philippe Pinel), Victor est un « arriéré mental incurable ». Pour les autres, Victor souffre d'un déficit éducatif dû à un isolement social prématuré et prolongé. Parmi ces derniers, Jean Itard, médecin à l'institut des Sourds et muets, qui va tenter de le rééduquer. Aujourd'hui encore, il est impossible de savoir si Victor souffrait effectivement d'un **retard mental inné** (qui aurait mené à son abandon précoce), ou si ce **retard mental était acquis** (conséquence donc de son abandon). Victor avait en tous les cas survécu à l'état sauvage, démontrant ainsi une prodigieuse faculté d'adaptation ! **La rééducation de Victor**, tentée avec beaucoup de conviction et de talent par Jean Itard **est un quasi-échec**. Victor balbutie quelques mots **mais ne parlera jamais**, utilise quelques objets, mais reste **totallement inadapté sur le plan social et sexuel**. Victor apprend toutefois certains gestes, certaines aptitudes inaccessibles à des animaux !

Naît-on humain ? Le devient-on ? Telles sont les grandes questions ouvertes par le destin extraordinaire et tragique de Victor l'enfant sauvage, qui mourra en 1828, âgé d'une quarantaine d'années.

<https://transmettrelecinema.com/film/enfant-sauvage-l/#synopsis>

1. Comment François Truffaut met-il en valeur l'état animal de l'enfant au début du film ?

L'enfant se déplace et réagit comme un animal. Les hommes qui le capturent et les villageois le considèrent également comme tel. Les mouvements de caméra sont nombreux et rapides lorsqu'ils accompagnent les mouvements de l'enfant qui sort du cadre, qui veut échapper aux hommes.

2. Que souhaite le docteur Itard lorsqu'il apprend son existence ?

Lorsque le docteur Itard prend en charge l'éducation du «sauvage de l'Aveyron», il est, bien sûr, d'abord et avant tout, animé d'un souci thérapeutique et pédagogique. Mais, le fond de «l'expérience Victor» tend bien à cerner nettement la part de l'éducation, de l'apprentissage, de la culture dans la constitution de la personnalité humaine et, simultanément, de connaître la part

de l'inné, et donc du naturel. Chez l'individu, ce qui relève du biologique est "inné", "l'acquis" relève du culturel. Le biologique et le social ne fonctionnant pas isolément, comment dès lors distinguer la part de l'hérédité et celle du milieu humain, de l'environnement ?

3. Quel motif cinématographique présent dans la scène où l'on découvre Itard et celle où l'enfant est enfermé met-en valeur la frontière entre l'état animal de l'enfant et la sociabilisation qui peut le rendre à l'état humain ?

La fenêtre apparaît comme un motif essentiel de la mise en scène de Truffaut. Elle devient le symbole même de ce conflit entre extérieur/intérieur, nature/culture, passage de la vie des bois à la vie dans les maisons. Elle connote les étapes difficiles de la sociabilisation de Victor.

Troisième partie - L'enfant sauvage en littérature

Texte 1

Il grandit avec les louveteaux, quoique, naturellement, ils fussent devenus loups quand lui-même comptait à peine pour un enfant ; et père Loup lui enseigna sa besogne, et le sens de toutes choses dans la jungle, jusqu'à ce que chaque frémissement de l'herbe, chaque souffle de l'air chaud dans la nuit, chaque intonation des hiboux au-dessus de sa tête, chaque bruit d'écorce égratignée par la chauve-souris au repos, un instant, dans l'arbre, chaque saut du plus petit poisson dans la mare, prissent juste autant d'importance pour lui que pour un homme d'affaires son travail de bureau. Lorsqu'il n'apprenait pas, il s'asseyait au soleil et dormait, puis il mangeait, se réendormait ; lorsqu'il se sentait sale ou qu'il avait trop chaud, il se baignait dans les mares de la forêt, et lorsqu'il manquait de miel (Baloo lui avait dit que le miel et les noix étaient tout aussi agréables à manger que la viande crue), il grimpait aux arbres pour en chercher, et Bagheera lui avait montré comment s'y prendre. Elle s'étendait sur une branche et appelait : « Viens ici, petit frère ! » et Mowgli commença par grimper comme fait le *paresseux*, mais par la suite il osa se lancer à travers les branches presque aussi hardiment que le singe gris.

Il prit sa place au Rocher du Conseil, lorsque le clan s'y réunissait, et, là, il découvrit qu'en regardant fixement un loup quelconque il pouvait le forcer à baisser les yeux : ainsi faisait-il pour s'amuser. À d'autres moments, il arrachait les longues épines du poil de ses amis, car les loups souffrent terriblement des épines et de tous les aiguillons qui se logent dans leur fourrure. Il descendait, la nuit, le versant de la montagne, vers les terres cultivées, et regardait avec une grande curiosité les villageois dans leurs huttes ; mais il se méfiait des hommes parce que Bagheera lui avait montré une boîte carrée, avec une trappe, si habilement dissimulée dans la jungle qu'il marcha presque dessus, et elle lui avait dit que c'était un piège. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de s'enfoncer avec Bagheera au chaud cœur noir de la forêt, pour dormir tout le long de la lourde journée, et voir, quand venait la nuit, comment Bagheera s'y prenait pour tuer : elle tuait de droite, de gauche, au caprice de sa faim, et de même faisait Mowgli — à une exception près. Aussitôt qu'il eut l'âge de comprendre, Bagheera lui dit qu'il ne devrait jamais toucher au bétail parce qu'il avait été racheté, dans le Conseil du clan, au prix de la vie d'un taureau.

— La jungle t'appartient, dit Bagheera, et tu peux y tuer tout ce que tu es assez fort pour tuer ; mais, en souvenir du taureau qui t'a racheté, tu ne dois jamais tuer ni manger de bétail jeune ou vieux. C'est la Loi de la Jungle.

Rudyard Kipling, *Le livre de la jungle*, « Les Frères de Mowgli » (1895)

Texte 2

Un hiver s'était écoulé, puis un été, et un nouvel hiver touchait à sa fin. Heidi était toujours la même, heureuse et gaie comme les petits oiseaux ; elle se réjouissait chaque jour davantage de l'approche du printemps, car le moment était venu où la tiède haleine du föhn commençait à fondre les neiges, où le brillant soleil allait faire sortir de terre toutes les petites fleurs bleues et jaunes, où Pierre recommencerait à mener les chèvres au pâturage ; or, les longues journées d'été sur l'alpe étaient pour Heidi ce qu'il y avait de plus beau dans le monde entier. Elle était maintenant dans sa neuvième année ; le grand-père lui avait enseigné toutes sortes de choses utiles ; elle savait soigner les chèvres aussi bien que qui que ce fût, et Blanchette et Brunette la suivaient partout comme de petits chiens, bêlant de joie dès qu'elles entendaient sa voix. À deux reprises, pendant ce même hiver, Pierre était venu dire de la part du régent de Dörfli que le Vieux devait envoyer à l'école la petite fille qui demeurait chez lui, parce qu'elle avait plus que l'âge réglementaire et aurait dû commencer déjà l'hiver précédent. Chaque fois le grand-père avait fait répondre au régent que s'il avait quelque chose à lui dire, il n'avait qu'à venir le trouver chez lui, et qu'en tout cas il n'envverrait pas l'enfant à l'école. Pierre s'était fidèlement acquitté du message.

(...) *Le pasteur du village vient alors rendre visite au grand-père pour le convaincre d'envoyer Heidi à l'école.*

— Que voulez-vous donc faire de cette petite ? continua-t-il.

— Rien. Elle grandit et s'épanouit dans la compagnie des chèvres et des oiseaux ; elle s'en trouve bien, et ce n'est au moins pas d'eux qu'elle apprend rien de mal.

- Mais l'enfant n'est ni une chèvre, ni un oiseau, c'est une créature humaine. Si elle ne risque pas d'apprendre le mal dans cette société-là, il est certain aussi qu'elle n'y apprendra rien du tout, et le moment est venu de mettre un terme à son ignorance. Je suis venu pour vous le dire, voisin, afin que vous ayez le temps d'y penser pendant l'été et de vous préparer à la chose. C'est le dernier hiver que cette enfant passera ainsi sans recevoir aucune instruction ; l'hiver prochain il faudra que vous l'envoyiez à l'école, et cela tous les jours.

— Je n'en ferai rien, Monsieur le pasteur, répondit le Vieux sans se laisser ébranler.

Johanna Spyri, *Heidi*, (1881), extrait du chapitre 5

Texte 3

« La petite fille attendait toujours à la porte ; la maman la regarda, examina ses mains, sa figure, et vit qu'il n'y avait que de la saleté, mais aucune maladie de peau. Seulement, elle trouva ses cheveux si pleins de vermine, qu'elle demanda des ciseaux, fit asseoir la petite sur l'herbe, et lui coupa les cheveux tout court sans y toucher avec les mains. Quand ils furent tombés à terre, elle les ramassa avec une pelle, et pria un des domestiques de les jeter sur le fumier ; puis elle demanda un baquet d'eau tiède, et, avec l'aide de Thérèse, elle lui savonna et lava la tête de manière à la bien nettoyer.

Après l'avoir essuyée, elle dit à Thérèse : « Maintenant, ma chère petite, va la faire baigner, et fais jeter ses haillons au feu. »

« Camille, Madeleine et Elisabeth étaient venues aider Thérèse ; elles l'emmenèrent toutes quatre dans la salle de bain, la déshabillèrent malgré le dégoût que leur inspirait la saleté extrême de l'enfant et l'odeur qu'exhalait ses haillons. Elles s'empressèrent de la plonger dans l'eau et de la savonner des pieds à la tête. Elles prirent goût à l'opération, qui les amusait et qui enchantait la petite fille ; elles la savonnèrent et la tinrent dans l'eau un peu plus de temps qu'il n'était nécessaire. À la fin du bain, l'enfant en avait assez et témoigna une vive satisfaction quand ses quatre protectrices la firent sortir de la baignoire ; elles la frottèrent, pour l'essuyer, jusqu'à lui

faire rougir la peau, et ce ne fut qu'après l'avoir séchée comme un jambon, qu'elles lui mirent une chemise, un jupon et une robe de Thérèse. »

Comtesse de Ségur, *Les Mémoires d'un âne* (1860), chapitre XIV

Texte 4

Tom Sawyer est le héros d'un roman de Marc Twain, inspiré de sa vie, qu'il publie en 1876. L'histoire se déroule aux Etats-Unis sur les rives du fleuve Mississippi dans les années 1840. Tom est orphelin, il est élevé par sa tante Polly et fait souvent l'école buissonnière. Dans l'épisode ci-dessous, Tom a tenté d'échapper à l'école en prétextant une douleur au pied puis à la dent. Tante Polly lui a arraché la dent et l'envoie à l'école. Sur le chemin, il rencontre Huckleberry Finn, considéré par tous comme un sauvage, un voyou.

En cours de route, Tom rencontre le jeune paria de Saint-Pétersbourg, Huckleberry Finn, le fils de l'ivrogne du village. Toutes les mères détestaient et redoutaient Huckleberry parce qu'il était méchant, paresseux et mal élevé, et parce que leurs enfants l'admiraient et ne pensaient qu'à jouer avec lui. Tom l'enviait et, bien qu'on le lui défendît, le fréquentait aussi souvent que possible.

Les vêtements de Huckleberry, trop grands pour lui, frémissaient de toutes leurs loques comme un printemps perpétuel rempli d'ailes d'oiseaux. Un large croissant manquait à la bordure de son chapeau qui n'était qu'une vaste ruine, sa veste, lorsqu'il en avait une, lui battait les talons et les boutons de sa martingale lui arrivaient très bas dans le dos. Une seule bretelle retenait son pantalon dont le fond pendait comme une poche basse et vide, et dont les jambes, tout effrangées, traînaient dans la poussière, quand elles n'étaient point roulées à mi-mollet. Huckleberry vivait à sa fantaisie. Quand il faisait beau, il se couchait contre la porte de la première maison venue ; quand il pleuvait, il dormait dans une étable. Personne ne le forçait à aller à l'école ou à l'église. Il n'avait de comptes à rendre à personne. Il s'en allait pêcher ou nager quand bon lui semblait et aussi longtemps qu'il voulait. Personne ne l'empêchait de se battre et il veillait aussi tard que cela lui plaisait. Au printemps, il était toujours le premier à quitter ses chaussures, en automne, toujours le dernier à les remettre. Personne ne l'obligeait non plus à se laver ou à endosser des vêtements propres. Il possédait en outre une merveilleuse collection de jurons ; en un mot, ce garçon jouissait de tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. C'était bien là l'opinion de tous les garçons respectables de Saint-Pétersbourg tyrannisés par leurs parents.

« Hé ! bonjour, Huckleberry ! lança Tom au jeune vagabond.

- Bonjour. Tu le trouves joli ?
- Qu'est-ce que tu as là ?
- Un chat mort. (...)
- Dis donc, à quoi est-ce que ça sert, les chats morts, Huck ?
- Ça sert à soigner les verrues. Tu prends ton chat et tu vas au cimetière vers minuit quand on vient d'enterrer quelqu'un qui a été méchant. Quand minuit sonne, un diable arrive, ou bien deux, ou bien trois. Tu ne peux pas les voir, mais tu entends quelque chose qui ressemble au bruit du vent. Quelquefois, tu peux les entendre parler. Quand ils emportent le type qu'on a enterré, tu lances ton chat mort à leurs trousses et tu dis : « Diable, suis le cadavre, chat, suis le diable, verrue, suis le chat, toi et moi, c'est fini ! » Ça réussit à tous les coups et pour toutes les verrues.

Marc Twain, *Les aventures de Tom Sawyer*, chapitre VI (1876)

Quatrième partie – Et en art ?



Géricault - Portrait de Louise Vernet (1814-1845), fille du peintre Horace Vernet, Vers 1818, huile sur toile, 60,5 cm x 50,5 cm, musée du Louvre